

Apocalypse *queer*

Rebz Hamilton

Number 130, Fall 2018

Apocalypse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamilton, R. (2018). Apocalypse *queer*. *Inter*, (130), 26–29.



> Kama La Mackerel, 2016. Photo : Pascha Marrow.

EN RAISON DES CONTROVERSES ACTUELLES RATTACHÉES AU GENRE ET À LA BINARITÉ HOMME-FEMME, J'AI ÉCRIT UN TEXTE QUI MET EN CONTEXTE CETTE PROBLÉMATIQUE, NOTAMMENT PAR RAPPORT À L'ACTUALITÉ ET À LA MÉDIATISATION DE LA TRANSIDENTITÉ. J'ABORDE ENSUITE LE TRAVAIL DE QUELQUES ARTISTES QUI TRAVAILLENT À ÉBRANLER LES NORMES ET À QUESTIONNER LE GENRE AINSI QUE SES STÉRÉOTYPES.

APOCALYPSE QUEER

REBZ HAMILTON

L'apocalypse évoque la fin du monde, ou du moins une grave catastrophe susceptible de mettre en péril toute une civilisation. Par extrapolation, elle peut suggérer la fin d'une société et de son système solidement implanté et si peu remis en question. Le monde contemporain s'est rigoureusement construit autour de la binarité homme-femme, y compris tous les stéréotypes rattachés à ces deux genres soi-disant bien distincts. C'est l'héritage profondément ancré du patriarcat hétéronormatif. Pour plusieurs, entrevoir la destruction de cette dichotomie est véritablement synonyme d'apocalypse.

D'ailleurs, en 2012, *Inter* abordait la question épineuse du genre dans son dossier « Sexes à bras-le-corps »¹, à lire pour une mise en contexte détaillée. La médiatisation grandissante de la transidentité des dernières années semble laisser croire à beaucoup plus d'ouverture. Les personnes non binaires s'affichent et revendiquent leurs pronoms. Il est dorénavant possible de sélectionner un genre neutre sur le passeport canadien. Les voix proclamant la fluidité du concept se multiplient. Toutefois, les multiples controverses et débats provoqués par ces nouvelles identités permettent de rendre apparent un malaise bien présent.

LE GENRE COMME ARME OFFENSIVE

Du 27 septembre 2017 au 28 janvier 2018, le New Museum de New York présentait l'exposition *Trigger : Gender as a Tool and as a Weapon*, qui rassemblait plus d'une quarantaine d'artistes de

différentes générations explorant la question du genre au-delà de la binarité homme-femme. À l'affût des enjeux de société qui secouent notre monde, cette institution avant-gardiste intitule savamment son exposition *Trigger*, soulignant que cette problématique du genre pourrait bien être le déclencheur de changements radicaux. Nous pouvons lire à cet effet sur la page Web de l'exposition : « *Trigger extends the conversation around identity, considering how even a fluid conception of gender is marked by ongoing negotiations of power and cannot be understood outside its complex intersections with race, class, sexuality, and disability* ». Le refus de la binarité homme-femme, c'est aussi pour plusieurs le refus de toute catégorisation discriminante et, par le fait même, le refus du système oppressif qui les impose.

L'auteur·e et activiste Leslie Feinberg en faisait bien la démonstration en 1996 avec son ouvrage fondateur *Transgender Warriors*, qui permettait de retourner aux sources du régime patriarcal, des cadres hétéronormatifs de la société et du joug de la binarité des genres. Feinberg y explique qu'avant l'implantation de ce régime, les sociétés étaient beaucoup plus ouvertes aux différences de genre, que ce soit dans les sociétés matriarcales préchrétiennes, au cœur des sociétés orientales ou encore de celles des Premières Nations. Avant la colonisation par les Européens et l'implantation stricte de la religion chrétienne, ces collectivités acceptaient sans problème l'existence d'une multiplicité de genres et vénéraient même souvent ces individus différents qui étaient

alors amenés à assumer des rôles de guides spirituels, par exemple. Leslie Feinberg démontre aussi que les personnes transgenres ou simplement non conformes dans le genre ont maintes fois été à la tête de révoltes sociales, Stonewall étant seulement un exemple récent parmi tant d'autres relégués aux oubliettes de l'histoire.

SAINTE NORMALITÉ

Si nous nous fions aux médias de masse, être trans semble de plus en plus accepté, mais les apparences sont souvent trompeuses. Les couvertures médiatiques se multiplient, s'arrachant les Caitlyn Jenner, Laverne Cox et Chaz Bono de ce monde pour en faire les porte-étendards d'une ouverture d'esprit réconfortante. Mais n'oublions pas que leur genre se situe entièrement dans le moule binaire et ne remet aucunement en cause ses présupposés. Pour la plupart, tout ce qui s'oppose à cette dualité rassurante n'existe pas. Pour la majorité de la population, être trans, c'est faire une transition d'un opposé à l'autre, d'homme à femme ou vice versa. C'est le récit habituel rattaché à la transidentité, et toutes les personnes qui ne s'y conforment pas se retrouvent exclues, que ce soit par choix identitaire, par impossibilité d'avoir recours aux traitements hormonaux ou chirurgicaux, ou encore parce que leur corps ne leur permet tout simplement pas d'avoir l'apparence sans équivoque de l'autre sexe. Et n'oublions pas les personnes intersexuées qui devraient pouvoir affirmer leur identité sans crainte. Tous ces individus sont jugés négativement, méprisés et sujets à toutes les violences.

Cette problématique est de plus en plus mise de l'avant dans l'actualité, bien qu'elle soit en apparence anodine. Pour le commun des mortels bien campés dans leur identité de genre, qu'elle soit celle d'un homme ou d'une femme, cette question n'a pas lieu d'être. Elle ne mérite même pas d'être posée puisqu'elle est superflue et ridicule, voire sans aucun fondement. Pourquoi consacrer de l'énergie à remettre en question des vérités immuables alors que les bouleversements écologiques et politiques se multiplient ? Pour le moment, ces revendications pour une multiplicité de genres demeurent principalement l'apanage d'une portion marginale de la société qui se dit notamment non binaire, *genderqueer*, agenre, pour ne nommer que quelques-uns de ces nouveaux termes qui prolifèrent. L'auteur et théoricien en études de genre Jack Halberstam souligne d'ailleurs lors d'une entrevue que la pression mise sur la construction binaire des genres s'est grandement accentuée depuis la dernière décennie. Le système binaire ne convient plus, particulièrement chez les jeunes. Le débat sur l'accès aux toilettes publiques pour les personnes transgenres n'est en fait qu'un reflet de la crise majeure à laquelle le système fait face. Pour Halberstam, cette division des corps n'a plus lieu d'être. En abolissant la binarité des genres, le concept de l'hétérosexualité s'efface et devient superflu. Ainsi s'écroule le modèle sur lequel notre monde actuel s'est construit. Les changements se font de plus en plus rapidement et laissent place à de nouveaux paradigmes déroutants³.

Est-ce que cette apocalypse peut réellement advenir ou est-elle le désir impossible d'une portion marginale de la société destinée à demeurer opprimée ? Est-ce que les personnes trans et non conformes dans le genre pourront un jour être acceptées sans que nous ayons à remettre entièrement en question les concepts d'homme et de femme ? La question ne sera pas résolue de sitôt, mais une chose est sûre : les voix désirant mettre fin à la dichotomie violente des genres se multiplient, dont celles d'artistes aux identités souvent marginales. Elles secouent vivement les garde-fous de ce système bien trop rigide face à la réelle diversité humaine.

CAVALIERS DE LA DIFFÉRENCE

L'art est sans conteste un outil idéal pour rendre visible la différence et brasser la cage des idées reçues comme des vérités absolues. Plusieurs artistes d'ici et d'ailleurs s'activent à perturber la norme et à marquer l'imaginaire du grand public. Virginie Jourdain et Coco Riot en font partie par leur manière souvent ludique de contester le genre. Je ne reviendrai pas sur leurs démarches présentées dans le n° 112 d'*Inter*, évoqué plus haut. Je mentionnerai plutôt quelques artistes, souvent jeunes, peu connu-e-s ou issu-e-s de minorités, qui ont retenu mon attention, entre autres par leurs efforts à s'insinuer dans l'espace public ou encore dans les représentations médiatiques, et qui utilisent bien souvent les réseaux sociaux pour accroître la portée de leur message.

L'artiste non binaire anglais Travis Alabanza, poète, écrivain-e et performeur-eure, lance une demande claire sur son site Web : « *I'm searching for a politics that goes beyond man and woman. That realises that misogyny is not only experienced by women and is not only perpetrated by men. I am hoping for a world that does not just tolerate me, but actively loves me, uplifts me, protects me and celebrates me. It is not enough to just be tolerated, I want to feel loved* ». Son recueil de poésie *Before I Step Outside [You Love Me]* (2017) a été entièrement rédigé alors que l'artiste racisé se trouvait dans l'espace public, s'exposant non seulement aux regards désapprobateurs, mais aussi au harcèlement et à la violence. L'animosité de la société face aux corps masculins affichant leur féminité est en effet difficile à battre, à moins que ces corps soient également racisés, ce qui les rend d'autant plus vulnérables. Lors d'une conférence donnée au TEDxBrum, Travis aborde cette question de l'espace public comme endroit que toutes et tous doivent affronter, bien que ces lieux partagés ne soient pas synonymes de peur pour la majorité des gens. Travis soutient que c'est une véritable épidémie de violence à laquelle font face les personnes trans et non conformes dans le genre. Elles sont constamment harcelées lorsqu'elles se promènent à l'extérieur et, la majorité du temps, personne ne s'interpose pour prendre leur défense. Elles sont ainsi perçues comme s'exposant volontairement à la violence puisqu'elles transgressent de leur propre gré les règles rattachées au genre⁵.

> Kama La Mackerel, 2017. Photo : Lily Hook.



Plus près de chez nous, Kama La Mackerel tente de rendre visibles les réalités des groupes marginalisés. Plus précisément, elle explore les pratiques esthétiques comme formes de résilience, de résistance et de guérison pour ces communautés. Artiste multidisciplinaire originaire de Mauritanie, elle s'installe à Montréal en 2011 et s'implique activement dans la communauté trans. À l'été 2012, son projet « *Race* » *Is a Drag!* implique notamment une série de performances impromptues réalisées à même l'espace public, confrontant l'artiste aux microagressions et aux jugements possibles de la part des passants : « *This queer and anti-racist reclamation of the cityscapes aimed to decolonize the racist and sexist gaze, to get the eye to look differently, to open the retina behind which hide visible and invisible prejudices* »⁶. Très présente sur les réseaux sociaux et instigatrice des soirées mensuelles Gender B(l)ender : l'open stage queer, maintenant présentées à la librairie féministe L'Euguélonne, Kama La Mackerel travaille actuellement sur son projet *From Thick Skin to Femme Armour*. Ce dernier a pour but de rendre visibles les femmes trans racisées et d'honorer leur résistance et résilience à travers l'histoire et dans le monde contemporain.

Les personnes marginalisées, par leur simple présence dans l'espace public, tout comme sur le Web, sont des agents de changement. Leur existence devient à elle seule un acte de résistance. Être visible et rendre visible la diversité est ainsi une tactique privilégiée par plusieurs artistes *queer* pour bouleverser le statu quo et la normalité ambiante. Au Québec, certain-e-s comme Philip Després et 2Fik n'hésitent pas à s'imposer pour confronter les passant-e-s à leurs préjugés et provoquer des retournements de pensées, intégrant habilement à leurs performances une petite dose de légèreté et même d'humour pour contre-carrer le rejet spontané et brutal auquel ces artistes s'exposent. La portée de leurs incartades n'en demeure pas moins grande.

À sa première journée de classe au Cégep de Sainte-Foy en août 2015, Philip Després se présente en toute élégance : talons aiguilles, minijupe, camisole décolletée, perruque argentée et maquillage tape-à-l'œil. Dans une vidéo mise en ligne sur sa chaîne YouTube⁷, on le voit défiler sous les regards interrogateurs des autres étudiantes et étudiants qui ne s'attendaient certainement pas à être témoins d'une performance artistique impromptue en ce début d'année scolaire. L'artiste semble bel et bien parader à l'image d'un mannequin sur le tapis rouge. Sa barbe fournie, et elle aussi argentée pour l'occasion, contribue à brouiller la lecture plus simpliste qu'il s'agit peut-être d'une *drag-queen* égarée ou d'une femme trans qui n'a pas froid aux yeux. Philip Després se plaît ainsi à offrir une image qui se joue des codes de genre. Le « jeune artiste anticonformiste qui tente de revoir les normes et de sortir du cadre », comme le décrit bien son profil Facebook, n'en est plus à sa première incartade dans le domaine de la provocation. Il s'infiltre dans l'espace public pour remettre en question nos présupposés en matière de représentation et d'identité, comme il le souligne à l'occasion d'une entrevue pour la revue loupévoise *Rumeur du Loup* : « Dans ma pratique, je tente de briser cette obsession de catégoriser les gens selon leur orientation sexuelle et leur identité de genre. Je crée mes propres codes et je me suis construit avec le temps une identité propre à moi⁸. » Étudiant désormais à l'Université Laval, il continue les apparitions surprises en robe de soirée, notamment à la cafétéria, et réalise quelques performances à même l'espace public, dans le va-et-vient des passant-e-s affairé-e-s.

À l'occasion de performances, mais aussi grâce à la photographie et à la vidéo, Philip Després utilise son corps comme outil de création. Il se le réapproprie, le transforme et le maquille, voire le mutile et y inflige de violentes tortures. Il exacerbe la violence et les attaques faites sur nos corps par la société. Le joug du bien-paraitre et des codes masculins et féminins, il s'en balance. Cette violence dont parle Travis Alabanza, Philip Després la dirige souvent volontairement contre lui-même, ce qui nous porte à réfléchir de façon détournée sur

son ampleur. De plus, l'artiste se met en scène dans plusieurs séries photographiques parfois choquantes, qui se jouent des stéréotypes de genre, questionnent l'identité de même que l'influence de la culture populaire sur la construction de soi. Encore là, grâce à leur diffusion sur les réseaux sociaux, leur portée est d'autant plus grande.

L'artiste multidisciplinaire 2Fik utilise quant à lui l'autoportrait pour créer des montages photographiques qui remettent en question le genre et l'identité. Artiste né à Paris dans une famille marocaine musulmane, il immigré au Québec en 2003. 2Fik incarne à lui seul quinze personnes aux identités différentes, marocaines ou québécoises, femmes ou hommes, dont les séries photographiques présentent les aventures. Ouvertement homosexuel, l'artiste se plaît particulièrement à remettre en question l'identité de genre, en plus des stéréotypes rattachés à ses racines culturelles. Souvent, il mêle les stéréotypes, arborant la barbe, les talons hauts et le hijab. Ses séances de photos se font la plupart du temps dans l'espace public, mais sa pratique est aussi performative. Il présente plusieurs performances, juché sur des talons aiguilles. Lors de son exposition *2Fik : Histoire au pluriel* présentée au Livart en 2017, il offre même un atelier de *runway* en talons hauts afin de favoriser les discussions, entre autres, sur l'objectification des femmes⁹. Sous couvert d'humour et de légèreté, l'artiste réussit à faire passer certains messages et à nous questionner. Il désire démontrer que l'identité, c'est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît et qu'il ne suffit pas de classer les gens dans des boîtes selon ce que leur apparence laisse supposer. Il joue avec les archétypes du genre, et ses personnages sont intégrés à des récits qui contestent la normativité insidieuse de la société actuelle¹⁰.

La photographie est le moyen par excellence pour faire voir la différence, mais encore faut-il qu'elle soit vue et se distingue dans le tsunami d'images qui prolifèrent et nous assaillent au quotidien. Jeune photographe non binaire de Montréal, Laurence Philomène travaille notamment à rendre visibles les personnes *queer* dans toute leur diversité. Pigiste depuis cinq ans, Laurence Philomène possède comme clients rien de moins que Netflix, Teen Vogue et Air Canada, pour n'en nommer que trois figurant sur la longue liste de son site Web. Sa renommée est grandissante, et ses clichés ont récemment été présentés à Toronto, à Los Angeles, à Tokyo, à Berlin et à Londres. Au printemps 2018, une publication rétrospective de ses œuvres a été publiée aux éditions Lemaire (Paris).

Grâce à des palettes de couleurs caractéristiques, auxquelles l'artiste accorde la plus haute importance, ses photographies à l'esthétique séduisante accrochent l'œil comme savent si bien le faire les portraits issus du monde de la mode. Cette apparente légèreté est sans conteste une manière idéale de promouvoir la beauté et la positivité d'identités trop souvent marginalisées et ridiculisées. Après avoir réalisé une série photographique questionnant la notion de féminité, Laurence Philomène convie en 2016 ses ami-e-s trans et non conformes dans le genre à une séance photographique, leur demandant pour l'occasion de se présenter sous leur jour le plus authentique. Comme souligné par l'artiste, les portraits de la série *Non Binary* qui en résultent permettent de démontrer que ces identités existent et qu'elles sont valides malgré le manque de représentation actuelle dans les médias. Lors d'une entrevue pour CBC Arts, elle explique : « *Showing that these identities are valid and exist – just that in itself is very powerful because when you don't see yourself represented, then you start to doubt yourself* »¹¹. Ses séries obtiennent beaucoup de succès et sa présence active sur le Web contribue certainement à augmenter la portée de ses œuvres. Lors d'une entrevue pour *Broadly*, l'artiste mentionne que ses séries de portraits sont politiquement importantes : « *I feel like in this day and age, being a visible part of the LGBTQ community is a political act in itself [...]* »¹².



> Philip Després, Université Laval, Québec, 2017.
Photo : Dany Massicotte.

Kent Monkman est pour sa part bien connu pour ses peintures de grand format qui apportent notamment un nouveau regard sur l'histoire des Premières Nations au Canada et en Amérique du Nord. C'est d'ailleurs dans l'une de ses œuvres picturales, au début des années deux mille, qu'apparaît pour la première fois Miss Chief Eagle Testikle, alter ego de l'artiste. Il décide de se représenter lui-même dans ses toiles, comme le faisaient les peintres du XIX^e siècle, mais en donnant à son double une dimension beaucoup plus critique. L'artiste le décrit ainsi lors d'une entrevue : « *She's an empowered representation of decolonized sexuality*¹³. » Miss Chief est un être-aux-deux-esprits, c'est-à-dire un être bispirituel, identité adoptée par les individus autochtones qui ne s'identifient pas strictement homme ou femme.

Au cours des années deux mille, Monkman décide de l'incarner dans des performances qui remettent en question nos présupposés par rapport au genre, à l'identité et surtout à l'image habituelle de l'Autochtone, depuis longtemps véhiculée, édulcorée de tout aspect un tant soit peu *queer*. Il veut faire connaître l'ouverture des peuples autochtones pour les individus dont le genre est différent de la norme. De plus, la flamboyance de Miss Chief Eagle Testickle et son caractère parfois ludique permettent d'aborder des sujets très controversés et de revisiter des épisodes historiques que plusieurs voudraient plutôt oublier.

S'IMPOSER ET PRENDRE SA PLACE

Par leur présence dans l'espace public et sur les réseaux sociaux, ces artistes abordent la question du genre non pas dans le vase clos de l'art contemporain, mais plutôt en rendant visible la différence et en s'exposant eux-mêmes aux regards, à la violence et aux jugements. Ce ne sont peut-être en apparence que de toutes petites incartades, mais elles sont bien le reflet de toute une communauté qui s'active à perturber la sacro-sainte norme. Malgré toutes les données scientifiques et preuves théoriques que pourraient avancer les défenseurs ou les opposants de la binarité des genres, la réalité est qu'elle ne permet pas de rendre compte de l'entièreté des expériences humaines. Nous sommes plusieurs à remuer tout un système qui ne fait que perpétuer les injustices, et c'est bien en nous faisant voir, en nous imposant et en prenant notre place que nous réussirons peut-être un jour à faire advenir l'apocalypse *queer*. ◀

Notes

- 1 *Inter, art actuel : sexes à bras-le-corps*, Claire Grino (dir.), n° 112, automne 2012, 101 p. ; [PDF en ligne] www.erudit.org/fr/revues/inter/2012-112-intero343/67676ac.
- 2 New Museum, « Trigger : Gender as a Tool and a Weapon » [en ligne], *Exhibitions*, www.newmuseum.org/exhibitions/view/trigger-gender-as-a-tool-and-as-a-weapon.
- 3 Cf. Jack Halberstam, *The Difference between Male and Female Does Not Hold Anymore* [entrevue en ligne], Centre de Cultura Contemporània de Barcelona, 1^{er} mars 2017, 10 min 28 s, www.youtube.com/watch?v=JtYaUQ66spo.
- 4 Travis Alabanza, *About* [en ligne], www.travisalabanza.co.uk.
- 5 Cf. *id.*, « Who Is Allowed to Be a Victim » [conférence en ligne], *TEDxBrum*, 16 novembre 2017, 15 min 17 s, www.youtube.com/watch?v=wAwcTTOq4k&t=116s.
- 6 Kama La Mackerel, « 'Race' Is a Drag ! », *Projects : Past Projects*, www.lamackerel.net/projects/past-projects/race-is-adrag.
- 7 Philippe Després, *Philip Després va à l'école !!!* [vidéo en ligne], 26 août 2015, 3 min 35 s, www.youtube.com/watch?v=oGRb2uWilQY.
- 8 *Id.*, cité dans Busque, « Un corps artistique. Une tête colorée », *Rumeur du Loup*, n° 98, septembre 2017, p. 16-17 ; [en ligne] www.rumeurduloup.com/un-corps-artistique-une-tete-coloree.
- 9 Cf. Méconnuz, « 2Fik : Histoire au pluriel au Livart » [en ligne], *Les Méconnus*, 14 août 2017, www.lesmeconnus.net/2fik-histoire-pluriel-livart.
- 10 Cf. Samuelle Larochelle, « 2Fik fait exploser les frontières de l'identité et du genre » [en ligne], *Huffington Post Québec*, 31 août 2017, www.quebec.huffingtonpost.ca/2017/08/31/entrevue-2fik-histoire-au-pluriel_a_23192604.
- 11 Laurence Philomène, citée dans Lise Hosein, « Pictures Worth a Thousand Genders : This Photographer's Work Is a Primer on Non-Binary Identities » [en ligne], *CBC Arts*, 9 mars 2017, www.cbc.ca/arts/exhibitionists/pictures-worth-a-thousand-genders-this-photographer-s-work-is-a-primer-on-non-binary-identities-1.4017583.
- 12 *Id.*, citée dans Sirin Kale, « The Photographer Representing Her Non-Binary Friends as They'd Like to Be Seen » [en ligne], *Broadly*, 16 novembre 2016, www.broadly.vice.com/en_us/article/evgdspl/laurence-philomene-non-binary-photos-interview.
- 13 Kent Monkman, cité dans Steve Paikin, « Shame and Prejudice : Canada at 150 » [entrevue en ligne], *The Agenda*, TVO, 5 juillet 2017, 26 min 47 s, www.youtube.com/watch?v=NsdaAwlrKgE.

Rebz Hamilton est auteur-e et commissaire indépendant-e. Détenteur-e d'un baccalauréat en histoire de l'art et d'une maîtrise en muséologie de l'UQAM, elle a été conservateur-e de l'art contemporain au Musée du Bas-Saint-Laurent pendant près de six ans. Rebz Hamilton s'installera bientôt à Québec afin de poursuivre ses projets de création littéraire, de commissariat et d'activisme social. Dans le futur, elle désire investiguer, promouvoir et mettre en valeur l'art *queer*, l'art en lien avec l'écologie et le vivant ainsi que les démarches portant sur l'identité. Elle a été commissaire de plusieurs expositions, notamment *Les correspondances*, *Mascarade* et *Raymonde April : la maison où j'ai grandi*.